

Le Maroc est présent en moi et depuis toujours.

Une présence due au hasard de l'histoire et de la géographie. Ma ville natale appartient à cette région de l'Algérie que les cartes d'état-major de l'époque coloniale désignent par cette expression désormais datée « les confins algéro-marocains ». Cette proximité géographique a favorisé des solidarités dans les us et les mœurs et, aujourd'hui encore, une grande affinité culturelle se manifeste des deux côtés de cette chaîne montagneuse qui fait office de frontière entre les deux pays.

Né à la veille de cette guerre qui allait durer sept ans et marquer de manière indélébile la vie de tous les Algériens, j'ai vu beaucoup de familles, fuyant la guerre, partir s'installer dans ce pays voisin, épargné par la catastrophe qui s'abattait sur nous. Ils ne reviendront que plus tard avec l'Indépendance. Beaucoup ne reviendront jamais. Car, entre temps, les liens déjà naturellement tissés par l'histoire et la géographie vont se raffermir dans le sang de la guerre et des alliances.

Ceux qui retourneront vont désormais porter en eux l'empreinte inaltérable d'une terre d'exil devenue une seconde patrie. Le Maroc vivait en eux dans leur parler, leur cuisine et leur chair. Les naissances, les mariages, les funérailles et toutes les manifestations des « saisons de la vie » leur donnaient, à eux, l'occasion de le manifester ; et, à nous qui n'étions jamais partis,

l'occasion de partager avec eux un peu de ce Maroc rapatrié. On les appelait *al-muhâdjirîn* (les expatriés). Aujourd'hui encore, certains de mes amis, qui ne se souviennent même plus de leur passage au Maroc (ils étaient tout petits quand leurs parents avaient émigré) continuent à n'être connus que par l'ajout de ce qualificatif, *fulân al-muhâdjir*. Avec le temps, le qualificatif s'est vidé de sa charge quelque peu péjorative.

Je ne reverrai plus beaucoup de mes camarades de l'école primaire, restés là-bas, perdus à jamais. Ils peuplent encore dans la souvenance, mon pays d'enfance.

En vérité, de ce Maroc qui était alors présent dans mon entourage à travers les petits détails de la vie quotidienne et les événements qui scandent la vie des hommes, je n'en étais pas conscient. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que je découvre en moi cette « présence marocaine ».

Une guerre, des conflits et une fermeture des frontières durant quelques années ont fini par établir la distinction entre les deux pays, une distinction, probablement souhaitée, par des états nouvellement indépendants cherchant à consolider le sentiment national de leurs citoyens.

Plusieurs années après, la frontière est rouverte et je redécouvre le Maroc que je fréquente de nouveau. Je le fais avec plus d'assiduité encore, depuis quelques années, dans le cadre de mes activités universitaires. Tantôt émerveillé, tantôt choqué, parfois bouleversé, ému ou tout simplement interloqué, je vis le Maroc à un double niveau ; celui de l'homme engagé dans un tissu dense d'amitiés profondes et de plus en plus larges d'une part et, d'autre part, celui de l'Algérien confronté à une réalité qui immanquablement le renvoie à la réalité de son pays.

Une odeur, une musique ou une expression suffisent à faire affleurer en moi ce pays perdu de l'enfance. Replongé dans un monde qui n'existe plus chez nous, quand je flâne dans les ruelles de la médina, je me surprends à sourire au son d'un *bendir* ou à l'expression d'une vieille interpellant un marchand.

Mais, si par certains côtés, il représente mon Algérie disparue ou recherchée, par beaucoup d'autres côtés, le Maroc m'est devenu un pays autre. Le premier choc était de revoir les cireurs de chaussures. Ils avaient disparu du paysage algérien juste après l'Indépendance, sous le gouvernement de A. Benbella. Pour l'Algérien de ma génération, l'image du cireur, connue mais bannie, est insupportable. Elle symbolise l'époque coloniale, et sa proscription, la fierté retrouvée. J'ai mis longtemps à m'y (re)faire. Aujourd'hui encore, je me surprends à scruter obliquement tel client, commodément

attablé à la terrasse d'un café et offrant avec désinvolture son soulier à un gamin besogneux. Je me raisonne alors, en me disant que lustrer les chaussures d'autrui est certainement moins grave que le vol, le viol et le meurtre pour celui qui n'a pas d'autres moyens pour survivre. A choisir, je préfère encore, et de loin, l'image des cireurs de Rabat ou de Casablanca à celle des enfants mendiants de Fès qui harcèlent les clients aux terrasses des restaurants de la ville nouvelle, en leur demandant, pendant toute la durée du repas, quelque chose à manger.

A travers l'idéologie dans laquelle j'avais grandi, je ne voyais dans le Maroc que ses plaies ; la misère, les bidonvilles, la mendicité, la prostitution. Avec le temps, beaucoup de ces réalités vont être connues en Algérie également. En perdant sa relative bonne santé économique et surtout depuis la montée de l'islamisme et de la violence politique, le pays est en proie à des vicissitudes de plus en plus dramatiques. Ces problèmes, surgis brutalement, s'étendent dans toutes les villes du pays et prennent des dimensions alarmantes.

Dès lors, pour moi comme pour beaucoup d'Algériens de mon entourage, le Maroc est désormais perçu essentiellement à travers ses « réussites » et au miroir des échecs de l'Algérie. On ne parle plus de ces fléaux sociaux qui sont aujourd'hui une réalité maghrébine. Quand ils sont évoqués, ces calamités sont minimisées et relativisées. Ainsi, le Maroc est devenu pour nous, à plus d'un titre, une sorte d'Algérie mieux maîtrisée, une Algérie souhaitée.

L'intérêt des intellectuels algériens pour l'expérience marocaine est désormais aussi grand que l'était celui des intellectuels de la gauche marocaine pour l'Algérie du socialisme. Au Maroc, l'intérêt pour l'Algérie n'a pas disparu, mais sa perception a foncièrement changé. De modèle positif, l'Algérie est passé aux yeux des Marocains, au modèle repoussoir ; même si elle continue à susciter des controverses entre ceux qui voient dans son actualité la preuve tangible de l'échec et ceux, certes plus rares, qui considèrent, au contraire, que c'est bien le signe d'une crise de maturité.

D'autres encore, plus dubitatifs comme beaucoup d'Algériens, n'arrivent pas à se défaire du mythe d'un FLN puissant et écrasant. A leurs yeux, le parti du FLN si fort, si arrogant, ne peut être que l'instigateur du drame que vivent aujourd'hui leurs voisins algériens. L'Algérie demeure cependant une préoccupation pour tous, même si, au Maroc comme en Tunisie, le petit peuple manifeste plus spontanément sa sympathie et sa compassion.

En Algérie, l'intérêt a grandi également pour les deux pays voisins. Signe des temps, on ne se compare plus à la France et aux pays développés mais, plus modestement, à nos voisins. Ces derniers sont de plus en plus souvent cités comme modèles.

Parmi les discussions qui s'engagent ici et là, la référence au Maroc est souvent présente. On évoque, pêle-mêle, la maîtrise des constructions, la ponctualité des moyens de transports. Récemment encore et comme à l'accoutumée, au retour d'un voyage au Maroc, lors d'une soirée avec deux amis (B. un ami d'enfance et L. un collègue universitaire), l'un d'eux me posa une question qui en amena d'autres et une longue discussion s'engagea autour du Maroc dont je livre ici l'essentiel au lecteur.

C'est B. qui commence par me demander si j'avais acheté quelques cassettes de musique

— Oui, j'en achète à chaque fois. Tu sais, tu retrouves tout le répertoire que nous avons chanté dans notre jeunesse. J'ai acheté par exemple une cassette de Nass El Ghiwane où on retrouve ce passage déclamé au début et que tu aimais tant. Tu te rappelles la fameuse chanson *Labtâna* ?

— Ah oui ?

Et, se tournant vers L., il lui demande :

— Tu connais Nass El Ghiwane ?

— Et comment ! C'est le groupe mythique du Maghreb des années 70. C'est un peu nos Rolling Stones. Je ne connais pas cette chanson mais j'en connais d'autres de leur répertoire.

— Moi, je m'en souviens particulièrement de celle-là, notamment des paroles déclamées au début :

*ahsabt 'ashra ou 'ashra
'araftha ashhal tsâwi
qarn al-'ashrîn hâda
'ayshîn 'ishat ad-dabbâna f'labtâna
a râh al-farq 'adhîm
bîn at-taffâh oua r-rummâna
ou wâsh man farq bîn ntâ
ou ntâ
ou ntâ
ou anâ...*

(J'ai compté dix et dix / J'ai su combien font-ils / C'est le vingtième siècle / (Et) nous menons une vie de mouche dans une toison / La différence est grande entre la pomme et le fruit du grenadier / Mais quelle différence y a-t-il entre toi / Et toi / Et toi / Et moi ?)

Je lui apprends que Batma est mort dans la détresse et que les membres du groupe se sont dispersés dans la nature.

— Dommage ! me dit B. Très tôt, les membres de ce groupe avaient posé les problèmes que nous connaissons aujourd'hui dans la plupart des pays du monde arabe. On peut dire aujourd'hui qu'ils étaient en avance sur leur société. Celle-ci n'arrivait pas toujours à les suivre.

L. lui répond presque machinalement :

— Quelque part, tu te dis si ce n'est pas tant mieux que cette liberté d'expression n'ait pas abouti chez eux à la cacophonie que nous connaissons. Malgré leurs problèmes matériels, les Marocains vivent en paix et c'est l'essentiel. Ils ont peut-être des problèmes, mais ils dorment paisiblement la nuit.

— Ils n'ont pas plus de problèmes que nous, ai-je rectifié. Je dirais même que dans beaucoup de domaines, ils en ont moins que nous. Le problème du logement, par exemple, existe, mais il se pose en des termes différents. Les couches sociales moyennes sont, en général, commodément logées. Quant aux classes aisées, elles habitent de véritables cités résidentielles où l'emprise au sol des maisons, souvent d'une grande qualité architecturale, permet un relatif confort. Les constructions qui se font dans le cadre de la promotion immobilière, malgré les griefs que leur trouvent les Marocains eux-mêmes, n'ont rien à envier, jusque dans leurs défauts, à ceux que l'on pourrait rencontrer à Barcelone, à Amsterdam ou à Marseille. Sur ce plan, aucune comparaison ne peut être faite avec ce qui se construit en Algérie, où le problème du logement demeure une véritable plaie sociale. Cependant, même au Maroc, le problème du logement demeure d'une acuité dramatique pour les classes défavorisées. Récemment encore, dans la périphérie de Rabat, en empruntant la route qui mène à Casablanca, j'ai pu voir une manifestation de femmes et d'enfants stationnés au bord de la route devant un imposant cordon sécuritaire de police et de militaires. Le chauffeur du taxi m'a expliqué que ces habitants manifestaient depuis un moment et les forces de l'ordre les empêchaient de marcher sur la ville ou d'aller manifester devant le Palais royal. Le chauffeur m'a fait remarquer l'absence des hommes ; « C'est pour signifier que la manifestation est pacifique, me dit-il, la présence des hommes aurait donné l'occasion aux forces de l'ordre d'intervenir sous prétexte de prévenir les violences. » Sans vraiment le penser, juste pour dire quelque chose, je lui ai demandé pourquoi les empêchait-on d'aller manifester devant le Roi. Peut-être leur trouverait-il une solution ? D'un ton amer, il m'a répondu : « Ceux qui les empêchent, forces de l'ordre comprises, s'en fichent. Chacun d'eux habite un terrain grand comme un stade. C'est normal qu'ils obligent les autres à disparaître de leur vue, à aller mourir ailleurs. » De tels propos, je les connais pour les avoir entendus des centaines de fois en Algérie.

L. me demande si le problème des bidonvilles était aussi épineux.

— Les bidonvilles sont une donnée de l'urbanisation marocaine. On les retrouve dans la périphérie de toutes les grandes villes. Casablanca et ses quartiers populaires (comme Derb Ghallaf, Beni Msik),

sont particulièrement touchés par le phénomène. Cependant, les classes moyennes arrivent à se loger et à y habiter convenablement. Les maisons sont spacieuses, meublées avec goût et souvent tenues par des bonnes ou des femmes de ménage. Les mieux lotis arrivent à construire leurs propres maisons et les notables possèdent de véritables petits palais. Je me souviens d'une soirée chez un ami habitant le Souissi – quartier chic de Rabat –, qui, en attendant l'arrivée des autres convives, nous avait fait visiter sa grande maison avec piscine et jardin en nous faisant passer par le salon et la volière. Devant mon admiration non feinte, il me fit savoir d'un air tout à fait naturel : « C'est une petite maison tu sais. » Je lui répondis : « Allons, peut-être que la maison, très belle aussi, de notre ami chez qui nous avons mangé hier, était petite (et encore!) mais chez toi ! » Il me répondit tout de go : « La maison où l'on a été hier ? Mais c'est un pied à terre. » Je lui répondis en rigolant : « Alors moi, en Algérie, j'habite un pied sous terre ! »

Il n'y a pas que les maisons ; les villes elles-mêmes sont relativement mieux maintenues. Je ne sais pas dans quelle mesure l'urbanisme promu par Lyautey a-t-il contribué à une meilleure maintenance de la ville. On le voit à Rabat surtout mais à Casablanca aussi, et à Fès. La préservation des médinas, parallèlement à un développement de villes nouvelles, a favorisé un certain urbanisme d'exclusion. Deux sociétés, deux espaces. Le principe est maintenu jusqu'à l'heure actuelle. La seule différence réside dans le fait que ces deux sociétés se croisent aujourd'hui sur les mêmes espaces, dans la journée, avec moins de heurts. Mais, l'ordre revient inéluctablement la nuit. Chacun rentre chez soi. Au regard des pratiques urbaines et des modes de consommation des villes héritées de la colonisation (en Algérie notamment), on peut se demander si un tel dualisme n'est pas, quelque part, mieux approprié aux attitudes souvent clivées d'une société anciennement colonisée.

La discussion prit alors des chemins divers et variés. Je ne me souviens plus de tout ce que nous avons évoqué, sauf de quelques questions que l'un ou l'autre de mes amis m'avait posées et auxquelles j'avais répondu à peu près ce qui suit.

— Comment se passe cette cohabitation entre les élites elles-mêmes venues d'horizons différents ?

— Parmi les intellectuels, les différences sont mieux assumées et la tolérance plus grande. Les élites occidentalisées et celles traditionnelles ne semblent pas avoir de grands problèmes de communication entre elles. Les unes et les autres, qu'elles soient de gauche ou de droite, ont un rapport plutôt serein avec la culture occidentale et respectueux envers la tradition. Plus ancrées dans

leur culture que ne le sont les élites algériennes, les élites marocaines ont cependant un rapport à l'Occident plus franc, que nous aurions qualifié chez nous péjorativement de *istilâb*, « aliénation ». Les mariages mixtes sont nombreux et relativement « réussis ». Les enfants fréquentent ce que l'on appelle ici l'*Ecole de la mission*. Après le lycée, beaucoup vont poursuivre leurs études à l'étranger et, pour certains, tenter de s'y installer. Loin de poser un quelconque problème, de telles conduites semblent même constituer une sorte de modèle au sein de l'élite.

— Qu'en est-il de la politique et des libertés d'expression ?

— Dans les discussions, l'affaire du Sahara occidental revient toujours avec la question de la réouverture des frontières et, bien entendu, celle relative à la violence en Algérie. Là, le ton devient allusif, conciliant ou compatissant. Il faut un certain temps et beaucoup de connivence pour entendre les véritables opinions. Les critiques politiques osées ne sont jamais adressées à qui de droit. Elles se confondent dans la vague expression « le *makhzen* » ou, tout au plus, se cristallisent autour du nom d'un ministre. Ce qui donne l'impression d'une transparence tout en préservant l'innommable. Il faut dire qu'en Algérie cet innommable a, pendant longtemps, porté des appellations approximatives. Nous parlions de régime, de pouvoir, de décideurs, etc. Ce n'est qu'avec la brèche ouverte par les émeutes d'octobre 1988 que l'armée est clairement désignée. Au début des années 90, avec la violence politique, les contours du cercle se précisent par l'expression « les généraux », avant que ces derniers ne soient nommément cités.

— Au lieu de spéculer sur les désignations et les degrés de liberté, moi, s'exclame B., je voudrais savoir si l'islamisme existe au Maroc et auquel cas, quel était son avenir ?

— Le Maroc rappelle à beaucoup d'égards l'Algérie des années 70, où l'Islam commençait à connaître une timide mais certaine « publicisation », particulièrement à l'université. Un jour après une intervention lors d'un colloque à l'université de Rabat, un jeune étudiant se leva et m'interpella avec des versets et des *hadith*-s qui n'avaient rien avoir avec ce que j'avais dit, sinon que j'avais parlé d'islamisme. C'était le prétexte pour qu'il parte dans une sorte de soliloque sous forme de plaidoirie pour des valeurs islamiques. Au fur et à mesure qu'il parlait, son débit s'accélérait ; il gesticulait, accusait, vaticinait, ne s'écoutait plus, et l'aspect extatique prenait le pas sur le reste. Personne ne lui répondit.

— Tu sais, me dit L., le véritable bouclier, c'est la culture. Il faut voir par exemple si le livre est disponible, si les revues entrent, etc.

— Ce qui frappe le visiteur en premier quand il emprunte une des

artères principales de Rabat ou de Casablanca, c'est la profusion de revues et de journaux que proposent les kiosques.

Des titres en français et en arabe, et de bonne facture éditoriale, sont exposés. Tu trouves cette littérature arabe aux pages jaunes comme il en existait à l'époque en Algérie. En tous cas, chez nous à Bechar, je ne sais pas si c'est le cas au Nord. Cette littérature de magie, où les titres les uns plus suggestifs que les autres, invitent le lecteur à pénétrer un monde inconnu très présent (*as-sihr al-ahmar*, « la magie rouge », *taskhîr ash-shayâtîn*, « la domestication des esprits sataniques », etc.). A côté de cette littérature destinée à calmer les blessures de l'âme et à instaurer l'espérance se trouve aussi celle destinée à l'évasion et au rêve. Des revues spécialisées dans les biographies des stars orientales, des chanteurs et des danseuses. Il y a aussi une littérature destinée à la jeunesse. Des revues de mode pour jeunes femmes et des illustrés pour tous.

Le plus curieux, c'est que parmi ce fatras de littérature de gare peuvent se trouver des livres du penseur A. Laroui ou du philosophe A. al-Jabri, ou encore, des revues universitaires récentes. Autrement dit, le kiosque est une véritable caverne d'Ali Baba, une sorte de souk moderne du livre qui reflète l'évolution de cette société encore attachée à ses mythes d'antan, mais qui aspire également à conquérir les espaces les plus modernes. En témoigne le nombre de revues d'informatique, de gestion, de droit, etc. qui prolifèrent sur les étals des libraires, des buralistes et de tous les bouquinistes.

Sans vouloir se lancer dans des interprétations précipitées, et en supposant que ces littératures possèdent leurs lecteurs, on peut affirmer, sans grand risque d'erreur, que l'illettrisme urbain a reculé.

Mais, en voyant de simples cafetiers ou des vendeurs à la sauvette, plongés dans la lecture d'un morceau de journal, on peut supposer aussi l'importance du phénomène de déclassement social qui désormais s'est élargi aux couches scolarisées. C'est un phénomène urbain qui commence à poindre dans toutes les villes du Maghreb ; mais ici, il est déjà une réalité. Cela n'a apparemment pas fait reculer l'espoir placé dans les études. On le voit chez ces jeunes, filles et garçons, que la crise du logement dans les grandes villes obligent à réviser leurs cours en faisant les cent pas dans les parcs, les placettes et aux alentours des lampadaires.

En tant qu'Algérien, tu peux mieux apprécier le relatif bonheur de ces intellectuels qui, le matin, se dirigent naturellement vers un buraliste pour acheter, en plus des journaux locaux, quelques titres de la presse internationale (*Le Monde*, *Libération*, *Der Spiegel*, etc.). En Algérie, depuis une dizaine d'années, ce réflexe s'est perdu. Heureusement que la relative liberté de presse chèrement acquise

par les journalistes algériens arrive aujourd'hui à compenser ce manque. Beaucoup d'amis marocains nous envient sur ce plan. Cependant, au Maroc aussi, une nouvelle génération de journalistes s'exprime avec une grande liberté de ton dans quelques titres de la presse devenus symboles d'audace et de témérité.

En librairie, beaucoup d'ouvrages sont exposés en arabe et en français. Une bibliographie conséquente sur les lieux de mémoire est proposée, notamment par certaines librairies spécialisées dans le patrimoine, le *thurât*. Toutes les cités impériales ont leurs monographies, parfois sous la plume de plusieurs auteurs et dans les deux langues en usage, l'arabe et le français. Les hommes qui ont marqué l'histoire du pays ont leur biographe également. Même si le contenu et la méthode manquent souvent de rigueur, la mémoire collective, elle, s'en nourrit.

— Cela permet donc d'avoir une vie universitaire locale convenable ?

— Tu te rappelles l'époque où nous organisions à Oran des manifestations scientifiques assez régulièrement. On discutait, on échangeait. On n'était peut-être pas nombreux mais on arrivait à créer une atmosphère d'échanges et de débats. Cela fait dix ans, cette histoire. Eh bien, au Maroc, les choses continuent. Dans les disciplines que je fréquente, ils ne sont pas nombreux à émerger, mais ils sont beaucoup à travailler.

La proximité géographique de deux grandes villes universitaires comme Rabat et Casablanca favorise sans doute les échanges et les stimule. Imagine un peu des métropoles comme Alger et Oran à une heure de route l'une de l'autre. Cela changerait beaucoup dans les rapports que nous entretiendrions avec nos collègues algérois à partir d'Oran.

Mais tu me diras que ce n'est pas la distance qui est déterminante. Quand je pense que, mis à part deux ou trois collègues avec lesquels il m'arrive de discuter ici à Oran, et quatre ou cinq autres, entre Alger et Constantine, mes échanges se font plutôt avec des collègues et amis tunisiens ou marocains à Tunis, Rabat ou Paris. Même si nous nous voyons moins souvent, nos échanges sont plus intenses. Je peux te citer une liste de noms de collègues marocains avec lesquels j'échange, trois fois plus longue que celle que je pourrais te citer concernant mes collègues algériens.

L'université marocaine envoie et reçoit des conférenciers. Des doctorants venant de pays occidentaux travaillent sur le Maroc et sont encadrés par des enseignants marocains. De jeunes étudiants, certes dans l'ensemble, maîtrisant moins bien que leurs aînés les langues occidentales, mais jouissant cependant d'un potentiel linguistique minimum leur permettant de s'accrocher à leurs études et au savoir universel.

Que veux-tu ? Des fondations et des ONG existent et financent des projets dont les Marocains profitent sans complexe.

Je ne sais plus lequel des deux m'avait interpellé sur la place du français et sur la question des langues.

— Le rapport à la France est moins passionnel. Il existe une sorte de bilinguisme social mieux assumé parmi l'élite. J'avais cependant participé une fois à un séminaire où un participant avait soulevé un problème ayant trait à cette question de la langue. Il s'agissait d'un hommage à un ami géographe marocain où des collègues venus de plusieurs pays étaient présents. L'intervenant reprochait aux organisateurs de ne pas avoir invité les arabisants précisément parce que la géographie s'enseignait désormais en arabe. Cela aurait montré, selon l'intervenant, qu'il y avait eu continuité et relève. Le professeur interpellé avait répondu dans un parfait arabe à l'intervenant qui avait parlé dans un français correct. Dans la même journée, un autre intervenant posa une question en arabe en insistant sur la nécessité d'utiliser cette langue quand on parle du patrimoine. La conférencière lui répondit avec autant de politesse que de sérénité, dans un arabe châtié. La question de la langue semble être dépassée.

En dehors des langues traditionnellement parlées au Maghreb, les universitaires utilisent d'autres langues dans leur travail comme l'espagnol et l'anglais. A la lecture des références bibliographiques, on sent la présence de ces deux univers chez les universitaires. Si l'espagnol est plutôt présent chez les linguistes et les historiens, l'anglais, en revanche, est une langue plus répandue. Plusieurs fois, j'ai assisté à des séminaires où des participants marocains ont inscrit et exposé leurs interventions en anglais.

Admiratif, L. voulait en savoir plus sur la question du berbère.

— En termes relatifs, le berbère est plus parlé, me semble-t-il, au Maroc qu'en Algérie, et par plus de monde. Plus important encore, il ne cristallise pas les mêmes passions qu'en Algérie. Il possède ses spécialistes et ses représentants qui sont actifs mais aussi très constructifs. Organisés en associations ou en clubs, des berbérissants se chargent de dispenser des cours de berbère à tous ceux qui le souhaitent. Ainsi, ils en font moins un alibi politique qu'une revendication culturelle assumée. A côté du berbère, d'autres langues minoritaires existent et occupent les universitaires au même titre. L'hébreu, par exemple, a ses spécialistes. J'en ai eu la preuve, lors d'une table ronde, de la part d'un jeune marocain. Récemment, à Fès, le président de l'association des guides touristiques m'expliquait que l'espagnol, l'anglais, le français et l'italien étaient des langues classiques et souvent couramment parlées par certains guides. Désormais, de jeunes et nouveaux guides parlent japonais ou allemand.

Nous avons terminé notre soirée en regrettant l'état actuel de l'Algérie et en espérant que les choses rentrent un jour dans l'ordre. Mes amis étaient convaincus que le Maroc nous dépassait de loin ; réflexion largement partagée désormais par une grande majorité des Algériens.

Au moment de nous séparer, L. me regarda avec un sourire malicieux au coin des lèvres et me dit sur un ton plus intime :

« Toi qui nous disait au début que le Maroc était quelque part un peu ton pays ! En fait, il est très différent de l'Algérie ! ».

Je l'ai regardé, désappointé par sa remarque, et lui ai dit :

« Oui, je viens de m'en rendre compte. La frontière n'est pas une donnée de la géographie, mais relève bien de l'histoire. »

Oran, juin 1999.

ABDERRAHMANE MOUSSAOUI, sociologue, Algérien né à Bechar, a obtenu un Doctorat d'Etat à l'EHESS, Paris.
Il enseigne à l'Ecole d'architecture à Oran, Algérie.